

LE BOIS SEC REFLEURI

ROMAN CORÉEN

TRADUIT EN FRANÇAIS SUR LE TEXTE ORIGINAL

PAR

HONG - T J Y O N G - O U

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE 28

1895

Le Bois sec fleuri Roman coréen

Anonyme



E. Leroux, Paris, 1895

Exporté de Wikisource le 16/02/2017

En raison de l'intérêt qu'il présente comme spécimen de la littérature, encore si peu connue de la Corée, l'Administration du Musée Guimet a pensé pouvoir exceptionnellement publier dans sa *Bibliothèque de Vulgarisation* le roman intitulé « Le Bois sec fleuri », qui passe pour l'une des compositions littéraires les plus anciennes et les plus estimées de ce pays. L'auteur de cette traduction, M. Hong-Tjyong-Ou, qui fut attaché pendant deux ans au Musée Guimet, s'est appliqué à en rendre scrupuleusement, presque mot à mot, le style et la naïveté, et les éditeurs n'ont eu garde de corriger son œuvre afin de lui laisser toute sa saveur exotique et primitive.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Bibliothèque de vulgarisation

ROMAN CORÉEN

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Dédicace

Préface

LE BOIS SEC REFLEURI

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X

DÉDICACE

MON CHER AMI HYACINTHE LOYSON,

Bien des fois dans la maison que votre amitié sait rendre si hospitalière, nous avons discuté tous les deux les insondables problèmes de nos origines et de nos destinées. Les milieux si différents dans lesquels nous sommes nés et avons vécu ont modelé nos esprits et leur ont imprimé un cachet bien différent aussi. Peut-être, si l'on pouvait juger les choses de plus haut que la terre, seriez-vous trouvé trop Catholique et moi trop Païen. Vous, ne voyant rien de plus élevé, ni même d'égal au Christianisme ; moi, ne comprenant rien à vos dogmes étranges, tandis que je trouve en Confucius plus de sagesse qu'en toutes vos lois et que Lao-Tseu planant dans une sagesse presque surhumaine fait monter ma pensée plus haut que les choses entrevues et les choses rêvées, pour la plonger dans l'Infini.

Mais qu'importe ! Je crois qu'un seul Dieu nous a donné la vie. Ce n'est pas un être étrange habitant loin, bien loin dans la profondeur des espaces éthérés un palais fantastique bâti par-delà les étoiles. C'est l'Ame de nos âmes, la Vie de nos vies,

notre vrai Père, Celui en qui et par qui nous sommes tous. Tous nous sommes frères, car tous nous sommes issus de Lui ; mais combien nous nous sentons plus unis et plus frères, nous qui croyons tous deux en lui, bien que notre foi s'exprime de façons différentes.

J'ai fait un long voyage, passant comme en un rêve au milieu de toutes choses. Depuis que j'ai quitté ma patrie, j'ai marché à travers la brume grise toujours cherchant ce que mon esprit pressentait, sans le trouver jamais ; quand soudain, comme l'éclair brillant qui déchire les sombres nuées d'orage, la lecture de votre testament m'éveilla ; car votre pensée me montra comme en un miroir ma propre idée poursuivie depuis si longtemps. Puissiez-vous transmettre à votre fils l'enthousiasme qui vous anime ! Qu'il s'inspire de votre pensée et poursuive l'œuvre que vous avez si vaillamment entreprise !

Hélas ! encore quelques jours et nous serons séparés car je m'en vais loin, bien loin par-delà les mers ; mais de retour dans mon pays je garderai toujours fidèlement le souvenir de votre amitié.

Quand vous verrez dans le ciel passer de blancs nuages venant d'Orient, songez à l'ami fidèle qui songe à vous, là-bas sur la rive lointaine et qui parle de vous à tous les nuages et à tous les oiseaux allant vers l'Occident afin que quelques-uns d'entre eux, dociles à sa voix, viennent raviver en votre cœur le souvenir de son amitié.

HONG-TJYONG-OU.

Neuilly près Paris, le 15 juillet 1893.

CHER ET RESPECTABLE LETTRÉ.

J'accepte avec reconnaissance la dédicace que vous voulez bien me faire de votre prochain ouvrage. Je n'en connais encore que le titre, mais il est bien choisi. En Occident comme en Orient, l'humanité est ce « Bois sec qui reflleurira ! »

Je suis Chrétien et veux demeurer tel. Je crois que la Parole et la Raison suprême, *Tao*, comme l'appelle votre philosophe Lao-Tseu, s'est manifestée sur cette terre en Jésus-Christ ; mais je crois aussi que les Chrétiens ont été le plus souvent bien indignes de leur Maître.

J'ajoute que dans le triste état où ils ont réduit la religion chrétienne les chrétiens sont capables de faire autant de mal que de bien, sinon plus encore, à ceux qu'ils appellent les païens et dont ils ne se doutent pas qu'ils auraient eux-mêmes beaucoup à apprendre.

Venez vous asseoir encore une fois à notre table de famille, mon cher ami païen, après quoi nous vous laisserons retourner dans votre chère Corée, en priant Dieu de vous conserver longtemps votre vieux père, votre femme et vos enfants, et en vous disant : Au revoir ici-bas ou ailleurs !

HYACINTHE LOYSON.

PRÉFACE

« Quoique située entre deux mers fréquentées, et aperçue chaque année par des milliers de navigateurs, la Corée est un des pays les moins explorés ». Rien de plus vrai que ces lignes d'Elisée Reclus. Il n'est pas, jusqu'à l'appellation de Corée, qui ne soit inexacte — aujourd'hui du moins — appliquée à notre pays. Ce nom de Corée, fut, selon toute probabilité, introduit en Europe par Marco-Polo. A l'époque où le célèbre voyageur était à la cour de Koubilaï Khan, le vocable « Corée », désignait encore une partie de la presqu'île, que les Européens dénomment toujours de même. Au XIV^e siècle, à la suite d'évènements qu'il serait trop long de relater ici, la Corée prit le nom de Tcio-shen « Sérénité du matin », qui est le seul employé aujourd'hui par les habitants du pays.

Je ne m'étonne pas outre mesure, du peu de progrès qu'on a fait en Europe, en ce qui concerne la connaissance de ma patrie. Jusqu'au XVII^e siècle, la Corée était représentée sur les cartes comme une île. Cette ignorance est due à bien des causes, dont la principale est, je l'avoue humblement, le peu d'empressement que nous avons témoigné, jusqu'à ces derniers temps, d'entrer en contact avec la civilisation occidentale. « Il

est de tradition constante », dit encore Elisée Reclus, « chez les Coréens, de tenir l'étranger dans l'ignorance complète de leur pays ». Aujourd'hui nous commençons à nous départir de ce système, à l'exemple de nos voisins de l'Est, les Japonais. Il est vrai que nous n'allons pas si vite que ces derniers, car je suis, jusqu'ici, le premier Coréen qui soit venu en Europe.

Le Tcio-shen présente un grand intérêt, non seulement au point de vue géographique, mais encore au point de vue politique. Sous le premier rapport, il est de tradition de comparer notre pays à l'Italie. Il y a en effet plusieurs points de ressemblance entre les deux contrées. Politiquement parlant, je rapprocherais plus volontiers la situation de la Corée, de celle de la péninsule des Balkhans. Elle est entourée de puissants voisins, dont deux, la Chine et le Japon, se sont à plusieurs reprises disputé la domination de notre pays, et dont le troisième, la Russie, pourra bien un jour, entrer en ligne à son tour. Un royaume qui excite tant de convoitises mérite d'être connu, et c'est pour cela que je me suis décidé à publier la présente étude.

Il y a quelques mois, j'étais le collaborateur d'un écrivain français, M. Rosny, pour la traduction du roman coréen intitulé « Printemps parfumé ». Après la publication de ce livre, qui eut un assez grand succès, quelques lettrés français me demandèrent, s'il n'y avait pas parmi les monuments de notre vieille littérature, quelque roman digne d'être traduit. Pour répondre à leurs vœux, je donne aujourd'hui un de nos plus anciens romans, intitulé « le Bois sec fleuri ».

Nous ne connaissons ni l'auteur de cet ouvrage, ni l'époque où il a été composé. D'après les lettrés, ce roman était connu,

sous la forme de pièce de théâtre, avant l'avènement (1392) de la dynastie actuelle au trône. Mais au moment de la formation du Tciô-shen, il y eut une querelle entre bouddhistes et philosophes.

Ce fut à ces derniers que l'avantage resta. Par esprit de réaction, les philosophes supprimèrent presque tous les monuments du théâtre coréen, en général imprégné d'idées bouddhiques. Il se pourrait que ce roman eut échappé à cette espèce de destruction littéraire.

Dans la préface qu'il a placée en tête de « Printemps parfumé » M. Rosny donne quelques indications sur les mœurs contemporaines de la Corée, presque sans parler de l'histoire de la péninsule. C'est pour compléter ces notes et pour satisfaire un certain nombre de chercheurs, que je vais résumer à grands traits l'histoire de notre pays.

Cette histoire se divise en un certain nombre de périodes très nettement délimitées, et coïncidant généralement avec un changement de dynastie.

La première de ces périodes est toute légendaire. On la fait commencer avec l'année 2358 avant J.-C. Voici ce que dit la tradition à ce sujet : « Six ans après l'avènement de l'empereur de Chine, Yao, un saint vint s'établir sur le sommet de la montagne de Taihakou. Il ne tarda pas à être entouré d'un grand nombre d'indigènes, qui le vénérèrent comme leur souverain, et l'appelèrent Tankoun. Ce saint monarque vécut 1668 ans et disparut pour monter au ciel. »

Quelle part de vérité y a-t-il dans cette légende ? On peut lire dans le Chou-King, un des livres sacrés, le passage suivant :

« l'empereur Yao, ordonna à Ghi-Tciou, l'un des grands dignitaires de la cour, de se fixer sur une montagne située à l'Est de la capitale. C'était là que le soleil semblait se lever, et Ghi-Tciou, devait au nom de son maître, saluer respectueusement l'astre à son aurore. » Le même livre nous rapporte, que trois autres dignitaires furent envoyés aux trois autres points cardinaux. La montagne où s'établit Ghi-Tciou, pourrait très bien être le Taihakou où la légende fait vivre Tankoun. La situation est la même, et la date des deux événements, semble identique. On peut donc conclure avec assez de vraisemblance que Tankoun et Ghi-Tciou ne font qu'un seul et même personnage. La longueur extraordinaire de la vie de Tankoun est un fait assez commun dans les légendes de l'Extrême-Orient. Notre rapprochement, n'est qu'une hypothèse, disons-le en toute sincérité, car il n'existe ni texte ni monument qui viennent le confirmer.

Avec la seconde période, s'ouvre l'ère vraiment historique de la Corée. C'est à cette époque que la péninsule commence à former un royaume spécial. Le dernier roi de la dynastie chinoise de Chang, se vit déposséder par un prince révolté du nom de Wou-Wang et mourut bientôt après. Il avait mené une vie de débauches, malgré les conseils de son oncle Ghi-si. Ce dernier ne voulait pas servir sous le nouveau maître de la Chine, qui de son côté ne tenait pas à conserver près de lui un homme dont la réputation eût porté ombrage à l'omnipotence royale. Pour se débarrasser de Ghi-si, Wou-Wang lui donna tout le territoire qui devait former plus tard la Corée. (1122 av. J.-C.). Ghi-si, suivi d'un certain nombre de savants, alla se fixer dans le pays qui lui était attribué. Il en fut le véritable

souverain, tout en ne portant que le titre de vicomte. La civilisation chinoise fut introduite dans la péninsule, qui, sous l'administration bienfaisante de Ghi-si, devint bientôt très prospère. « Plus de voleurs » dit un historien chinois. « Telle était la sécurité qui régnait dans le pays, qu'on ne fermait plus les portes des maisons, la nuit. La protection de Ghi-si, s'étendait sur toute la contrée. » Ghi-si est donc le vrai fondateur du royaume de Corée.

Parmi les huit savants que Ghi-si avait amenés avec lui, en figurait un du nom de Hong. C'est le véritable ancêtre de la famille à laquelle j'appartiens. Les sept autres savants ont également aujourd'hui encore des descendants. Ces huit familles vivent dans la plus étroite intimité, comme si elles étaient liées par la parenté la plus rapprochée.

La dynastie fondée par Ghi-si eut une durée de dix siècles. A vrai dire, sa domination ne s'étendait que sur la moitié septentrionale de la Corée. La partie méridionale, connue sous le nom de Shim, était encore sauvage et presque ignorée. Le quarante et unième descendant de Ghi-si, Ghi-Joun, se proclama roi de la presqu'île tout entière. Mais, un prince chinois déclarant la guerre à Ghi-Joun, le chassa du territoire de ses pères. Ghi-Joun dut se réfugier précisément dans la partie de la Corée dont il s'était peu auparavant attribué la souveraineté. Sa position n'était pas désavantageuse, car le nombre de ses nouveaux sujets s'accroissait chaque jour par l'émigration chinoise. Celle-ci était due à ce fait, qu'à cette époque l'empereur de Chine Tsin-Chi-Hoang-Ti, avait décrété une corvée générale pour la construction de la grande muraille.

Quant au vainqueur de Ghi-Joun, le prince Yei-man, il s'était